

L'AMI DE LA RELIGION

ET

DE LA PATRIE.

JOURNAL ECCLÉSIASTIQUE, POLITIQUE, LITTÉRAIRE, ET DE L'INSTRUCTION POPULAIRE.

12s. 6a. par ANNEE.

"Le trône chancelle quand l'honneur, la religion et la bonne foi ne l'environnent pas."

par ANNEE 12s. 6a.

BUREAU DE REDACTION,
Rue Ste-Famille, No. 14.

Québec, LUNDI, 8 Janvier 1849.

BUREAU DE REDACTION,
Rue Ste-Famille, No. 14.

L'AMI DE LA RELIGION ET DE LA PATRIE.



"Le trône chancelle quand l'honneur, la religion et la bonne foi ne l'environnent pas."

QUÉBEC, 8 JANVIER 1849.

Revue Européenne.

Les journaux d'Europe retardés par les mauvais chemins sont arrivés en cette ville, hier, entre trois et quatre heures du soir. Nous en extrayons ce qui suit :

France.—Louis Napoléon a été élu président de la république par une écrasante majorité. D'après les journaux anglais du 15, il avait 213,980 voix en sus de la majorité absolue requise par la constitution. Cet événement n'a surpris personne ; et le parti maintenant à la tête des affaires, à malgre tous ses efforts, malgré toute l'influence immense du gouvernement, essuyé une défaite signalée. Le nom de Bonaparte, le dégoût causé par un grand nombre d'actes du gouvernement, ont détruit toute opposition. La majorité de Louis Napoléon est due à trois partis politiques, qui ont fait momentanément la paix pour unir leurs efforts contre la jeune république ; ces partis sont ceux des légitimistes, des Orléanistes et des Bonapartistes. Cavaignac a eu pour lui les voix de la presque totalité des républicains modérés ; ainsi l'on peut juger de leur importance numérique par le chiffre des voix données au vainqueur de Juin.

L'élection de Louis Napoléon n'augure rien de bon en faveur de la république ; aussi les *lumière*s du parti républicain comprennent que leur règne est fini. L'assemblée nationale qui n'est que bien médiocrement disposée en faveur de Louis Napoléon, sera forcée de céder à la volonté du peuple, ou de se dissoudre elle-même. M. Marrast est pris dans ses propres filets, et il doit comprendre maintenant la faute qu'il a commise en traitant les Bonaparte en ennemis, et en les accueillant de son mépris.

Maintenant quelle sera l'influence de l'élection du président sur les destinées de la France ? Le vote de la France sera-t-il le coup de mort de la république ? Nous répondons que cela est plus que probable. Si Louis Napoléon s'entoure des hommes les plus éminents de la France ; s'il met fin à la dynastie des éditeurs du *National* ; s'il établit un gouvernement ferme, sage et bien réglé ; s'il annéantit les espérances absurdes des Socialistes, en rétablissant la confiance chez les propriétaires, en ramenant le commerce dans ses voies habituelles ; si surtout, il persévère inflexiblement dans une politique pacifique dans ses relations avec les autres nations européennes, il acquerra à sa mémoire la reconnaissance de la France et du monde entier, et ses compatriotes le récompenseront assurément en lui accordant un pouvoir permanent en dépit de toutes les constitutions écrites. Les quelques hommes qui ont fait la révolution de février, sont complètement abattus ; une ère nouvelle s'ouvre pour la France et nous espérons que sa carrière future sera une carrière de paix et de prospérité. Il paraît hors de doute que Louis Napoléon a formé une liaison très intime avec les hommes les plus émi-

nents de la France qui appartiennent au parti modéré.

Le triomphe du prince est si complet que l'on assure que l'assemblée a décidé de proclamer le président de la république sans attendre les rapports de l'Algérie, et que cette importante formalité aura lieu le 18 ou le 19 de décembre.

Nous devons ajouter que des milliers de paysans se sont rendus aux lieux fixés pour la réception des votes, aux cris de *vive l'empereur* ! Il ne serait pas extraordinaire si ce cri accueillait la proclamation officielle du premier fonctionnaire de la république. Il est consolant d'avoir à annoncer que la lutte présidentielle a eu lieu dans toute la France avec un ordre et une tranquillité que rien n'est venu troubler. Les *rouges* s'aperçoivent que leurs espérances de troubles sont annihilées. Les légitimistes qui ont appuyé la candidature du prince commencent à douter s'ils ont agi sagement. Quoiqu'il en soit, le dé est maintenant jeté. La France a aujourd'hui une constitution, un gouvernement et un magistrat suprême élu de la manière la plus franche que l'on puisse trouver dans l'histoire du monde.

On faisait circuler hier, le 15, dans l'assemblée nationale, la liste des ministères futurs du nouveau président. Cette liste qui paraît venir de bonne source, est comme suit :—

Odilon Barrot, *Président du Conseil et ministre de la Justice.*
Hypolite Passy, *Finances.*
Général Oudinot, *Guerre.*
Comte Falloux, *Instruction Publique et des Cultes.*
Léon Foucher, *Travaux publics.*
M. Bineau, *Commerce et Agriculture.*
Amiral Cécil, *Marine.*
Léon de Malleville, *Intérieur.*
Drouin de Lhuys, *Affaires étrangères.*
M. Fould a refusé le ministère des finances. M. Barthélemy St. Hilaire était désigné comme ministre des Cultes ; mais comme sa nomination aurait été désagréable au clergé, on l'a remplacé par le comte Falloux qui a pour lui les sympathies de ce corps qui occupe aujourd'hui une position si digne et si sage dans les affaires actuelles de la France.

Cette liste de ministres approuvée par le comte Molé, M. Thiers et le maréchal Bugeaud, mécontente les Bonapartistes qui trouvent que le *Neveu de l'autre* leur fait une part bien mince, si toutefois part il y a, dans le gouvernement de la chose publique ; puisque les hommes qui doivent former la nouvelle administration soit légitimistes, orléanistes ou républicains. Déjà, l'on commence parmi les mécontents du parti Bonapartiste, à dire que le maréchal Bugeaud travaille dans l'ombre à préparer une seconde restauration.

Le général Cavaignac doit quitter Paris pour le sud de la France, aussitôt après la proclamation du président. Louis Napoléon doit, dit-on, lui offrir le gouvernement de l'Algérie, ou le commandement de l'armée des Alpes, et de plus, le créer maréchal de France.

Le maréchal Bugeaud aurait accepté le commandement de l'armée des Alpes, après avoir refusé la présidence de la future chambre des députés.

Si l'on en croit la rumeur publique, Emile de Girardin, éditeur de la *Presse*, aurait été grandement déçu par l'endroit de ses petites ambitions. Il aurait demandé pour son père, le ministère de la guerre, et pour lui-même, la place de préfet de Police ; et l'un et l'autre demande aurait été rejeté. On croit que la *Presse* va rompre en visière au président de la république, et

lui faire une guerre aussi acharnée que celle qu'elle vient de terminer contre le général Cavaignac.

M. Marrast a, de nouveau, été élu président de l'assemblée nationale ; à une majorité de 381 voix.

Louis Lucien Bonaparte, frère du prince de Canino, a été élu député à l'assemblée nationale par l'île de Corse.

Il y a eu quelques légers troubles à Paris, le 8 décembre entre les ouvriers et la garde mobile. On a crié à bas, Cavaignac ! à la potence, Cavaignac ! *Vive Napoléon* ! Le lendemain, les troubles recommencèrent avec plus d'intensité, mais les perturbateurs intimidés par la force militaire déployée par le chef de l'exécutif, se bornèrent à casser les vitres des fenêtres des casernes de la garde mobile. Il y avait à Paris, 20,000 hommes de troupes de ligne. Le 10, la capitale jouissait de la plus parfaite tranquillité.

Lord Clarendon, maître général des portes en Angleterre, est à Paris. On pense que sa visite se rattache à une réduction projetée dans le tarif postal.

Louis Napoléon a désavoué énergiquement la part prise par son cousin Lucien, dans les affaires récentes de Rome. Il a écrit dans ce sens au nonce de sa Sainteté, Mgr. Ferrari.

(A continuer.)

Dernières nouvelles de Rome.

On écrit de Rome, le 4 dec. " Les transeverins s'agitent sourdement, et n'attendent que l'apparition du général Zucchi à la tête d'un régiment pour renverser MM. Mamiani, Galletti et Campello. Ce mouvement tout spontané et tout italien, prouderait mieux au vœux des vrais amis de l'ordre et du pays que ne pourrait le faire l'entrée des Autrichiens dans les légations, ou l'invasion d'une croisade napolitaine, ou même l'arrivée de la brigade française. Rome sera plus heureuse et plus fière de ne devoir son salut qu'à elle-même. La ville jouit d'une tranquillité parfaite.

DÉTAILS

sur la fuite du Pape.

On ne connaît en France les détails de la fuite du Pape que par les récits in exacts qu'en ont donnés, sur la foi de la rumeur publique, les journaux italiens et les diverses correspondances. Voici l'histoire de cet événement, d'après une personne digne de confiance, qui le tient de la bouche même de S. S. :

" L'évasion était combinée depuis plusieurs jours avec les principaux membres du corps diplomatique. Le 23, à cinq heures du soir, M. d'Harcourt arriva au Quirinal *in stocchi*, c'est-à-dire en cérémonie, dans une voiture du gala, précédé de coureurs et de torches, et il demanda à voir le Pape. Il est introduit dans le cabinet pontifical, dont la porte se referme aussitôt. Le Saint-Père, sans perdre de temps, avec l'aide de l'ambassadeur, change de costume, prend un habit moitié ecclésiastique et moitié civil, se couvre la tête d'un bonnet de soie noire et d'un chapeau à larges bords ; puis il sort par une petite porte dérobée, et, une lumière à la main, il parcourt un long corridor conduisant à ses appartements intérieurs.

" Quelques instants après, M. d'Harcourt entend du bruit dans ce corridor, et s'écroule ; peut-être le projet est-il découvert et la fuite entravée ! L'entrée du Saint-Père, qui ne tarda pas à reparaitre, et qui était revenu sur ses pas pour prendre sa tabatière, qu'il avait oubliée, rassure l'ambassadeur, qui, resté seul enfin, demeure dans le cabinet du Pape pour gagner du temps.

" A sept heures, il sort, dit aux gens de l'anti-chambre que le Saint-Père, fatigué, s'est retiré pour se mettre au lit ; puis rentré à l'ambassade, il monte en voiture pour Civita-Vecchia et arrive à deux heures du matin pour s'embarquer sur le *Ténare*, qui l'a amené à Gaète le jour même de l'arrivée du Pape.

" Le Pape, de son côté, était descendu par un escalier de service dans une petite cour sur laquelle donnait le logement de son majordome, et où, depuis trois soirées, une voiture envoyée par M. d'Harcourt venait stationner pendant une heure, et repartait emmenant une personne quelconque de la maison. S. S. monta dans cette voiture, sortit sans exciter les soupçons, rejoignit bientôt à Saint-Jean-de-Latran le comte de Spaur ministre de Bavière ; une demi-heure après s'être séparé de M. d'Harcourt, il avait quitté Rome.

" A Albano, les illustres fugitifs retrouvèrent Mme de Spaur, le cardinal Antonelli et M. d'Arnao, premier secrétaire de la légation d'Espagne, qui les attendaient avec une voiture de poste. On partit sur-le-champ. Un peu plus loin, comme on relayait et que le Pape, descendu de voiture, se promenait sur la route un peloton de carabiniers romains vint à passer, et le brigadier, s'adressant à Pie IX, lui dit :

" Monsieur l'abbé, vous voyagez bien tard ! Mais bah ! il fait beau temps, la route est sûre en ce moment, et vous n'avez rien à craindre jusqu'à Terracine ; bon voyage ! "

" A Fondi, en franchissant la frontière, le Pape fut reconnu par un officier napolitain, qui, sans prononcer une parole, ne put s'empêcher de pousser un cri d'étonnement.

" Dès qu'on s'aperçut à Rome de la fuite de Pie IX, le ministère et le Cercle envoyèrent à sa poursuite trente hommes à cheval, courant à bride abattue, mais soit que les relais les eussent retardés, soit que la voiture du Pape eût été mieux servie, quand ils arrivèrent à Portella sur la frontière, le Pape venait de la franchir, et ils furent repoussés par les troupes et les douaniers napolitains.

" Avant d'arriver à Gaète, M. de Spaur changea de passeport avec M. d'Arnao, et prit la route de Naples, le cardinal Antonelli avait le passeport du secrétaire de la légation de Bavière, et le Pape figurait comme chapelain de cette légation. A Gaète, on leur demanda leurs noms, et le commandant du fort, officier suisse, voyant le passeport du ministre de Bavière, s'empressa de venir le complimenter, et adressa la parole en allemand à M. d'Arnao, qui n'en sait pas un seul mot, et qui, alléguant un long séjour hors de son pays, déclara avec le plus grand calme qu'il ne comprenait plus sa langue maternelle ; même réponse du cardinal Antonelli et stupéfaction de l'officier qui, ayant sous les yeux des passeports en règle, fut étonné de trouver un ministre bavarois et son secrétaire hors d'état de comprendre un seul mot d'allemand, mais il n'osa pas toutefois contester ouvertement leur identité, et se contenta d'entourer d'agents de police la misérable auberge où les voyageurs étaient descendus. Surpris de nouveau par l'arrivée de M. d'Harcourt et par son empressement à se faire conduire à l'auberge indiquée, le commandant tomba presque à la renverse, lorsque le lendemain le roi, arrivant avec M. de Spaur, lui cria du plus loin qui l'aperçut :

" Menez-nous vite à l'auberge où est descendu le Saint-Père. "

" Etabli ici aussi bien que possible par

les soins empressés du roi, qui est retourné à Naples, Pie IX montre une admirable sérénité ; il a reçu, le 28, la visite des ministres de France et d'Espagne, et celle de l'amiral Baudin. Mais son séjour à Gaète ne sera pas de longue durée ; dans tous les cas, on assure positivement qu'il n'ira pas à Naples. "

— Aux dernières nouvelles, Pie IX était encore dans les états du roi de Naples. Le ministère Mamiani avait envoyé à Sa Sainteté une députation pour la prier de vouloir retourner parmi ses *fidèles et loyaux* sujets de la ville de Rome. On ignore la réponse de Pie IX à cette députation. Les journaux français du 14 décembre, annoncent que Sa Sainteté se préparait à laisser Gaète pour la France. Cependant, nous lisons dans les journaux anglais que le souverain Pontife a enjoint au sacré collège de se rendre à Malte où devrait d'après ses ordres, se tenir le conclave, dans le cas où sa Sainteté viendrait à mourir. Il ne serait pas improbable que Pie IX quittât Gaète pour cette île.

Nous voyons par la *Minerve* que la grippe ou influenza sévit avec beaucoup de vigueur à Montréal.

— Le même journal contient une réquisition au maire de Montréal pour la convocation d'une assemblée publique pour prendre en considération l'état présent des intérêts industriels et manufacturiers du pays.

Cette assemblée aura lieu le 17 du courant.

Un savant des Etats-Unis vient de lire devant la société historique de Washington une dissertation par laquelle il prétend prouver que l'Énéide a été missionnaire à l'ouest de New-York. C'est la première nouvelle que nous en ayons.

Incendie.— Dans la nuit de samedi à dimanche, vers les onze heures et demi, le feu s'est déclaré dans un magasin de provisions tenu par M. Ménard, dans la rue St. Paul. Deux pompes, le No. 2 entre autres, arrivées promptement sur les lieux, furent près d'une heure sans pouvoir fonctionner, par le manque d'eau ; plusieurs propriétaires des maisons environnantes, refusant de donner l'usage de leurs puits. Le feu s'est cependant arrêté à ce hangar, malgré le vent qui commença à s'élever. On est parvenu à sauver un certain nombre de quarts de farine, mais on a perdu beaucoup de grain.

Un jeune homme, tailleur entré dans le hangar probablement pour sauver des effets, a perdu la vie. On croit que ce sinistre est l'œuvre d'un incendiaire.

Nous voyons avec plaisir que l'administration a réduit à la demande de M. le Grand-Vicaire Mailloux, le prix des terres de 4s. à 2s.

Nous voyons par les *Mélanges*, qu'on a proposé d'agrandir l'évêché de Montréal, et que la liste des souscriptions est déjà considérable.

Le Père Mathew, le grand apôtre de la tempérance, écrit à un membre de cette société :

" Ma santé est maintenant complètement améliorée, grâce à Dieu, et je désire impatiemment pouvoir accomplir mon dessein au printemps. J'ai déjà parlé à ce sujet, au peuple si intelligent d'Amérique. "

Un journal protestant publie une lettre dans laquelle on insiste sur la nécessité d'introduire le chant grégorien dans le service divin. Il paraît qu'on a mis de côté l'objection que ce chant était une invention de l'Église romaine.

Conversion.— Une descendante du général Washington vient de rentrer dans le sein de l'Église Catholique avec cinq de ses enfants.